

sultat de ses sentiments généreux, tandis qu'il eût voulu l'obtenir par les services de ses frères et la sceller par un traité.

— Vous êtes pensif, dit le roi.

— Que votre volonté soit faite ; sire, répliqua Ben-Joseph ; je regrette que l'occasion nous échappe où nous eussions pu nous montrer dignes des faveurs que vous nous accordez. Nous attendrons avec calme la nuit fatale, nous confiant pleinement dans votre justice et votre sagesse. Je retourne auprès de mes frères pour remplir les ordres de Votre Majesté, pour les consoler et leur faire part de vos promesses bienveillantes.

— Allez..., ce que je promets, je le tiendrai..., la parole de Kasimir est sacrée.

Ben-Joseph voulait se retirer, lorsqu'il se rappela qu'il avait encore un devoir à remplir.

— Sire, permettez-moi de vous adresser une prière.

— Parlez, parlez, je n'ai rien à refuser à celui dont la vigilance a rendu un service signalé à mon pays en lui épargnant la honte d'un crime. Je suis content que vous mettiez ma bonne volonté à l'épreuve, je ne savais qu'offrir à un homme qui tient à sa disposition la vie et la fortune d'un million de mes sujets ; parlez.

— Il y a peu de jours qu'un malheureux serf du pan de Wola se présenta à Votre Majesté.

— Oui, je me rappelle... ; il s'agissait de sa fille..., d'un mariage.... Eh bien!...

— Votre Majesté ne pouvait rien pour le pauvre diable..., cependant elle lui a donné un conseil..., un conseil de monarque, c'est un ordre..., il a fait ce que vous lui avez commandé...

— Je ne comprends pas...

— Vous lui avez demandé, sire, s'il y avait des cailloux dans son champ, et vous lui avez dit d'acheter un briquet...

— A présent, je crains de comprendre.

— Le paysan est vengé...; il ne reste que ruines et cendres du château de Wola.

— Oh! c'est mal, c'est mal..., paroles imprudentes!....

Cette nouvelle produisait sur Kasimir une pénible impression. Si, d'un côté, il s'indignait de la tyrannie de quelques maîtres barbares, d'un autre il ne voulait pas que les serfs se rendissent eux-mêmes justice; il n'ambitionnait que de donner une législation nouvelle à son peuple, où les intérêts du fort et du faible fussent également garantis. Ce qui le peine surtout dans la catastrophe du sire de Wola, c'est d'avoir

exposé le malheureux serf à la vengeance d'un maître impitoyable.

— Et le pauvre diable doit être pendu? demanda le roi avec un vif intérêt.

— Non, sire, il s'est sauvé dans les montagnes.

— C'est bien. Mais quel rapport...

— Sire, le paysan est hors de danger, mais sa fille à chaque instant peut tomber dans les mains du maître, qui lui fera expier le crime de son père. Cette fille infortunée est la fiancée de mon ami; c'est un de vos plus fidèles sujets, ce même bourgeois que vous avez nommé juge dans l'affaire du meurtre de l'enfant. Il n'épargne ni peines, ni fatigues, pour découvrir la vérité, et la faire triompher. Sauvez sa fiancée, sa femme; accordez-moi de lui en porter l'heureuse nouvelle, de lui prouver qu'en obligeant un Israélite on n'oblige pas un ingrat.

L'intérêt que portait Ben-Joseph à un chrétien, un catholique, toucha vivement Kasimir. Tout ce qu'il a remarqué d'extraordinaire dans le colporteur, son ardeur, son activité, son dévouement, il l'attribuait au patriotisme et au fanatisme religieux. Mais en voyant sa touchante compassion pour un ami appartenant à une autre croyance, il l'apprécia davantage, et ce qui lui restait de préjugés fut vaincu. Il ne douta plus qu'un Juif, comme un chrétien, pût être capable de sentiments nobles et généreux.

A ces pensées succéda une réflexion pénible.

— Que puis-je, dit-il, pour cette malheureuse? déjà son père m'a imploré vainement pour elle.

— Sire, vous avez dû rejeter la prière du paysan lorsqu'il portait plainte contre un noble, votre fidèle sujet et son maître. Mais

aujourd'hui tout est changé. Le pan de Wola, traître et félon, est coupable de haute trahison. Sa vie, son honneur, sa fortune, sont à votre merci.

— C'est vrai! dit Kasimir, et sans ajouter un mot, par un mouvement soudain, il écrit quelques lignes à la hâte, cache la lettre, y appose son scellé royal, et la remet au colporteur.

— Dites à votre ami qu'il tienne ce papier toujours sur lui, mais qu'il se garde de le décacheter avant le moment du danger. Les lignes qu'il contient lui répondent de la liberté et de la vie de sa fiancée. Ajoutez qu'afin que leur mariage se célèbre plus promptement, je confierai le soin de les unir à Prandota, mon confesseur.

Le Juif, en recevant ce papier avec reconnaissance, put voir dans les yeux de Kasimir

la vive satisfaction qu'il éprouvait d'avoir pu lui donner cette marque de bienveillance.

CHAPITRE XVII.

CHAPITRE XVII.

UNE LETTRE.

Ben-Joseph sortait du cabinet du roi, pensif et rêveur, songeant tout à la fois à ses projets avortés, à la nuit prochaine de Sainte-Ursule et au bonheur de son ami, lorsque tout à coup il se trouva vis à vis d'une femme; il lève la tête et reconnaît Rokiczana, celle qu'il trompe, qu'il joue, et dont pour le moment il avait oublié l'existence.